

Reportage

Le cordonnier est-il toujours mal chaussé ?



Photo : D.R

Coordonnier à l'ancienne Gare-routière, cet artisan dit vivre honorablement de son métier...



Photo : D.R

... tout comme cet autre en pleine activité.

D.P.-M.N

Libreville/Gabon

Considérés comme de basses besognes, les petits métiers comme la cordonnerie souffrent de préjugés. Passerelles pour se bâtir une vie digne, par petites activités n'attendent cependant rien que leur appropriation par les nationaux en quête d'occupations pérennes. Clin d'œil au-delà des apparences.

ANCIENNE gare-routière de Libreville, sur le terre-plein prolongeant les galeries éponymes, un atelier improvisé y est implanté depuis de longues dates. Il regroupe un corps de métier bien spécifique : la cordonnerie. Dans ce filon méprisé par les nationaux,

le travail ne manque pourtant pas et les expatriés qui l'ont bien compris, savent en tirer profit. Avec comme bureaux de petits bancs et tables de fortune, ici on ne se soucie pas, comme la plupart des commerçants, des conditions de travail. Encore moins du temps qu'il fait. Crochet, aiguille à filer, colle, cirage et pièces à réparer en main, ne vous fiez pas surtout aux apparences. "Tant que les gens porteront les chaussures, on aura toujours besoin de nous", ironise Ado Koffi, cordonnier installé à la gare routière depuis quinze ans. A n'en point douter, une telle longévité au service d'un métier que certains croiraient ingrat a sans doute une explication. Hormis la passion, les retombées pécuniaires consolident

les ouvriers de la chaussure à l'ouvrage quotidien. Très sollicité par la quasi-totalité des couches sociales, les cordonniers sont pour ainsi dire des lève-tôt et des couches-tard. L'activité n'est donc pas prête de décliner. Avec des réparations allant de 1000 à 3000 francs la paire de chaussures, chacun de ces travailleurs dits débrouillards engrange, en fin de journée, des sommes si importantes qu'elles lui permettent de faire face à ses obligations de père de famille. "Grâce à mon métier de cordonnier, j'ai pu me marier au pays (Ghana) et faire venir ma femme ici au Gabon. Notre première fille étudie en Afrique du Sud et c'est moi qui pourvois à ses besoins grâce à cette activité", confie Ado Koffi. Ces

révélations peuvent surprendre et édifier plus d'un. D'autant plus que les petits métiers comme la cordonnerie souffrent de préjugés parce qu'ils sont encore considérés comme de basses besognes dans la société gabonaise. Alors que ce genre d'activité peut être une passerelle pour se bâtir une vie digne. "Certains d'entre nous ont des véhicules à usage de taxi en circulation, d'autres ont des salons de coiffure, moi par exemple quand je finis la cordonnerie, je vends de la friperie", nous apprend Kouamé John. Malgré la forte concentration des cordonniers en ce lieu, chacun y trouve son compte et il est rare d'en trouver un qui n'est pas des mains occupées. L'offre et la demande, une loi bien connue du marché se

pérennise. La demande semble l'emporter tant les clients sont toujours au rendez-vous. "Chaque fois que j'achète des chaussures au marché comme des ballerines, babouches, des sandales et quelquefois des baskets, je viens toujours les faire coudre avant de les porter. C'est pour m'assurer qu'elles ne se décollent pas et mettent du temps parce que les chaussures qu'on vend de nos jours ne sont plus aussi solides et durables qu'avant", estime Dorine, une jeune dame rencontrée sur les lieux. Sur les tables à côté d'elle, des chaussures pour hommes, femmes et enfants de plusieurs modèles sont en réparation ou en attente de passer aux bons soins des cordonniers. Lesquels, malgré la charge de travail, n'hési-

tent pas à héler les passants, histoire de se faire de nouveaux clients. L'activité de cordonnier s'apprend par l'observation et la pratique. "Quand j'ai commencé à faire ce métier, témoigne Samuel, j'ai débuté par des services simples comme enduire de la colle sur une semelle décollée, coudre des baskets ou lustrer des chaussures au cirage. Aujourd'hui je répare des talons dames et des souliers", renseigne encore Kouame John. Très souvent, le métier de cordonnier est pris pour une activité de dépannage par les jeunes apprentis. Mais le temps faisant, l'amour du métier, la liberté de travailler pour soi et d'offrir un service de proximité à sa clientèle priment sur toutes les autres considérations. S'en défaire devient pratiquement impossible, quand toute une vie rythme du matin au soir au contact des personnes. "Si beaucoup d'entre ceux que j'ai trouvés ici en 2003 vivent désormais aux USA ou au Canada, moi je me sens bien ici", avoue Ado Koffi.

Vivre de son petit métier n'a jamais humilié personne. Un esprit économe, une organisation stricte et une dose de sociabilité viennent à bout de toutes les difficultés. Si tant est que les jeunes gabonais peuvent s'astreindre à ces principes, exercer un petit métier même dans l'informel, pourvu qu'on s'acquitte des taxes municipales journalières, aiderait beaucoup à s'en sortir. Et comme le relève si bien le dicton : "il n'y a pas de sous métiers, mais de sottes gens."



Photo : FMM

Cette cordonnerie située à Plein-ciel Bisségué voit défiler plusieurs personnes chaque jour pour des soins à apporter à leurs chaussures.



Photo : D.R

Vue de quelques chaussures laissées par les clients pour réparation.